

LA CHRONIQUE DE CLAUDE LACOUR

Claude Lacour

Armand Colin | « Revue d'Économie Régionale & Urbaine »

2020/1 Janvier | pages 141 à 150

ISSN 0180-7307

ISBN 9782200932824

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-economie-regionale-et-urbaine-2020-1-page-141.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La chronique de Claude Lacour

Barbares

L'obsession anti-métropolitaine

Faburel G (2019) *Les métropoles barbares, Le passager clandestin.* 431 pages.

« En fait, être urbain, c'est être actif et en permanence stimulé », Faburel (p. 79).

Il y a presque vingt-trente ans, lors des enquêtes que nous avons menées sur la notion de *métropolisation*, et sa version anglo-saxonne, *metropolization*, *metropolisation* ou *metropolitanization*, nombreuses furent les remarques, pour ne pas dire les critiques violentes sur ce recours à des barbarismes ou à des anglicismes indignes de la langue française et de l'Université (Lacour et Puissant, 1999).

Les temps ont doublement changé

La métropolisation pouvait apparaître nouvelle, intriguer et donner lieu à des travaux académiques sur une thématique qui, jusque-là, relevait plutôt d'interrogations et de modélisations de la croissance urbaine : soit en termes de temporalité séquencée, *urbanisation*, *suburbanisation*, *désurbanisation*, *réurbanisation* comme dans le modèle *Urban Europe* (Van den Berg et al, 1981), soit en termes d'explications d'observations banales et quasi-permanentes liées à la fois à la perte de populations des centres-villes notamment des « grandes métropoles » et des capitales régionales et des forces de concentrations spatiales (Lapointe, 2003 par exemple). *Urban Europe* était bien dans l'esprit des travaux du programme *Cost of urban Growth*, la quête d'explications et de politiques à conduire pour réduire l'*urban Decline* des grandes villes. Aujourd'hui, le terme est devenu courant, banal et utilisé couramment mais avec un changement de tonalité : la métropolisation, sans qu'on la définisse clairement, s'est retrouvée par exemple sur les ronds-points des gilets jaunes et a fait l'objet de

critiques systématiques. Elle serait inhumaine et en effet renversé, elle conduirait à redécouvrir la *campagne* (on dit bien la campagne et il faudrait bannir le terme rural), qui, « pour plus de 80 % des Français (serait) un lieu idéal de vie », Bertrand, 2019 (in *Sud-Ouest Mag*, 30 novembre 2019).

Le barbarisme métropolisation qui voulait signifier en grande partie la montée en puissance nécessaire et favorisée de la grande ville, souhaitable et souhaitée, nous donne aujourd'hui *Les Métropoles barbares* – un beau titre –, l'ouvrage de G. Faburel (plus loin GF). Le fameux méchant Loup de plusieurs de nos Chroniques est décidément entré dans Paris : « le ciel redevenait sauvage, le béton bouffait l'paysage, ... les loups sont entrés dans Paris, l'un par Issy, l'autre par Ivry », comme le chantait Reggiani sur un texte de Vidalie (1967). On en aurait même vu un en Aquitaine du côté de l'estuaire de la Gironde (*Sud-Ouest*, 22 novembre 2019), ce qui pourrait être un signe du retour de la biodiversité.

GF fait feu de tout bois sur ces « métropoles barbares ou avec ces métropoles dont elles sont les barbares » (p. 29). Lisons la note 1 de cette page qui définit le barbare en question : « dans son sens commun, brutal, inculte, violent, inhumain... ou dans son sens premier : étranger aux usages et à la langue de ceux qui se perçoivent comme incarnant la civilisation ». (Re) disons d'emblée à GF que nous ne sommes pas béats d'admiration et les thuriféraires sycophantes des Métropoles et de la métropolisation, que nous avons avec d'autres, souligné et analysé la *métroségrégation* ou la « reségrégation à l'échelle mégarégionale » pour Schaffran (2018), qui concerne les métropoles et les grandes villes (mais pas qu'elles). Nous continuons à reconnaître que des phénomènes tant négatifs que positifs sont à l'œuvre par ce que nous avons appelé la *métro-ruralisation*. Serai-je cependant pour GF, inéluctablement, sans aucune chance de salut, un barbare ? Il est facile et sans doute généralisable de dire que, comme pour la métropolisation, l'enfer, c'est les autres : nous sommes au fond, tous à la fois métropolitains et anti-métropolitains, tous barbares, Homo homini Lupus, pondéré ou exaspéré par la société dans laquelle il vit, dans les conditions d'encastrement qui l'entourent. Et tous anti-barbares : éclairés, policés, citoyens et autres antonymes de barbare.

« La métropolisation est d'abord une idéologie »

GF ne se cache pas dans la « tanière » de laquelle il parle : « la métropolisation est bien d'abord une idéologie, que certains n'hésitent pas à qualifier de nouvelle utopie » (p. 256) et « marginaux à la métropolisation, certains espaces seraient plus encore marginalisés par la métropolisation » (p. 155) et on comprend bien que le conditionnel est davantage une clause de style qu'une éventualité. Quand Bertrand nous dit dans *Sud-Ouest Mag* que la métropolisation « est une invention administrative », GF ne prend pas de gants et va droit au but : pour lui, « la métropolisation, est un fait social total organisant les fondements économiques (dynamiques de compétition globalisée), géographiques (processus d'attractivité différencié) et politiques (repolarisation des pouvoirs) de la surmodernité néolibérale » (p. 18). C'est sa grille de lecture qu'il assure avec maîtrise et brio. Ce néolibéralisme scande tout l'ouvrage : cadre nécessaire à la construction et à l'écriture de la pensée de GF,

condition de développement (et de survie) du capitalisme contemporain, nouvelle forme de lutte des classes (« entre lutte des classes, combat des places et fonte des glaces », p. 379) producteur de nouvelles symboliques, colonisateur des corps et de l'intimité : « coloniser un espace, c'est toujours avant tout, coloniser ses imaginaires » (p. 99).

Une présentation formelle classique bienvenue

Faudrait-il prolonger cette « colonisation » des esprits du moins dans la présentation formelle ? GF apprécierait peut-être le terme dans le sens qu'ici nous lui prêtons, et il faut dire le plaisir (l'agacement viendra plus tard...) qu'on a pris à lire cet ouvrage de facture très classique, opératique même : Prologue, pour une reprise de la critique de la métropolisation, Acte 1, ressorts du néolibéralisme urbain, Acte 2, imaginaires et non-dits de la métropolisation, Acte 3, les passions joyeuses de la désurbanisation et Épilogue, une éthique de la décroissance pour désurbaniser la terre (Luescher et Shelly, 2013). Une sorte de symphonie qui commence par un certain nombre de règlements de comptes et des contes à la Perrault où le Loup est évidemment le néolibéralisme, et « son encastrement dans l'urbain devenu le nouveau refuge d'accumulation » (p. 226), qui mange les petites villes et les campagnes, qui feint de donner du beurre et de la galette aux pauvres villageois qui n'ont pas compris la sociodécadence des riches, des puissants leur offrant pourtant, du moins symboliquement, bienveillance et réalisant à leurs corps défendant, leur bonheur.

Présentation classique à l'ancienne dans la mise en page, des notes de bas de pages souvent riches et nombreuses qui évitent les « formes modernes » des notes reléguées en fin d'ouvrage dont la dimension pratique est limitée. Comme le texte est souvent dense, qu'il faut crayonner, souligner, jouer des couleurs pour suivre le déroulement ligne à ligne, GF nous offre une sorte de moment de respiration, de sourire un peu potache genre Normal Sup, en même temps qu'un défoulement incisif et vengeur dans l'annexe 1, « glossaire d'autodéfense à compléter librement » où, suivant les bons principes, « la meilleure défense c'est encore l'attaque ». On peut aller voir les articles sur « l'attractivité », « les classes créatives, couches de la population qui ne produisent rien », clin d'œil aux Physiocrates (non cités) mais hymne au retour à la nature. La « participation » se réduit à « choisir ensemble la couleur de murs », ou encore la « prospective, dixième art qui consiste pour un expert à prévoir le couronnement inévitable du plan d'urbanisme qu'il a vendu à une collectivité ». Plus sérieusement, souvent, la grâce de l'écriture et le sens de la formule, donnent un déroulement et des affirmations péremptoires et sans doute quelquefois bien rapides.

L'auteur qui se présente comme professeur en géographie, urbanisme et sciences politiques, à l'évidence ne connaît guère les économistes ou feint d'ignorer les économistes urbains et territoriaux. Mais il attaque frontalement tout ce qui de près ou de loin relève du monde ou de la sphère « économique ». Peu trouvent quelque chance d'être cités sauf rares exceptions : Veltz, Bouba-Olga et Grosseti, Davezies, Gadrey ou encore Huriot, mais généralement dans des notes de bas de pages alors que l'économie, la finance, conduisent à « la destination marchande, au management

managérial » (p. 18), à « la ville entrepreneuriale (qui) doit repenser entièrement la question des ressources financières et de l'administration de son expansion » (p. 109). Les fondements économiques de la métropolisation, soutiennent, renforcent, imposent le « processus de compétition globalisée », et même plus : « les villes post-fordistes sont plus excluantes que ne l'étaient les villes fordistes » (p. 128). Bertrand (cité plus haut), lui fait écho car la métropolisation, invention administrative, « répond à des besoins purement économiques », les impératifs de l'économie globalisée et de la marchandise urbaine : la ville « fétichisée » adjectif palimpseste que GF remet largement au goût du jour.

« La métropolisation, traduction urbaine de la mondialisation »

Dès 1999, nous écrivions que « la métropolisation, c'est la traduction urbaine de la mondialisation : quelques villes seulement créent la mondialisation et en profitent et ce sont principalement les très grandes villes des pays les plus riches du monde », Lacour et Puissant (1999, p. 74), repris autrement par GF, quand il écrit que la métropolisation est « l'expression erritoriale la plus courante (de) la métropolisation » (p. 51). Par *création et profit*, on entendait les fonctions en 5 C : coordination (version faible et aimable), commandement et contrôle, version plus militarisée, création de codes (comportements, technologies, cultures), et GF a raison d'ajouter les codes symboliques et imaginaires et, enfin, la captation de valeurs et du capital (sous différentes formes). En d'autres temps, et avec la bénédiction de Harvey, largement cité, Lefebvre et d'autres, on eût dit « la création et la captation de plus-value », même si Polanyi semble implicitement faire une référence plus forte –l'encastrement-, que celles des approches marxistes et postmarxistes pour GF.

La métropolisation, « fait social global »

Si ces influences jouent concernant GF, les plus importantes viennent essentiellement du monde des *géographies critiques* au sens où l'entendent Brenner et Théodor, devenus des maîtres incontournables de la pensée critique, interrogée et confrontée « à la française » par Morange et Calberac (2012). On retrouverait les commentaires antérieurs sur ces courants de chercheurs-militants développés, magnifiés par Short (2017) et discutés par Pinson, Morel Journal (2017) qui montrent dans leur introduction, les différentes écoles de pensée qui conduisent du néolibéralisme à l'urbanisme néolibéral. GF va jusqu'à prôner un urbanisme insurrectionnel contre la « standardisation architecturale » (p. 135). Morange et Calberac, de leur côté, retiennent « trois chemins critiques » : l'approche théorique ou la critique comme grille de lecture du monde, l'approche épistémologique, la pensée critique comme objet ou question de recherche et enfin, l'approche réflexive et la critique sont ici une méthode.

GF privilégie la première sans ignorer les deux autres. Le fait social total qu'est la métropolisation « organise les fondements de la surmodernité néolibérale » (p. 18). On valide que « Dieu est mort, l'État keynésien et la modernité aussi » ! Dans ce grand mouvement qu'ailleurs on appellerait le « dégagisme », GF fait appel à Pinson, à Thiéry (p. 393), qui respectivement parlent de post-démocratie et de post-politique :

le titre du paragraphe de GF est à ce sujet très clair : « l'urbain métropolitain, du désamour démocratique à la désaffiliation politique ». Je ne suis pas certain d'avoir les compétences pour discuter ou départager les partisans de la post- et de la surmodernité et je laisse notamment les politistes en débattre : les économistes même métropolitains restent prudents face à des termes qu'ils ne maîtrisent guère et sont marqués par « la dépendance au sentier », notamment sémantique. On convient volontiers que « la question démocratique, ou plutôt la question de ce qui peut relever ou non de la délibération collective est au cœur des enjeux », encore que ces enjeux ne soient pas seulement ou d'abord métropolitains, et surtout on s'interroge sur la nature et les raisons de « certains » sujets qui seraient « sacrés » et qui devraient « rester résolument hors de portée du 'profane' : le fétiche productiviste, le mythe du progrès, le dogme de la croissance, le compromis post-fordiste, le miracle des nouvelles technologies » (p. 393). Le profane, c'est souvent nous tous, à la terminologie près.

La métropolisation est condamnable ; est-elle condamnée ? « L'obsolescence programmée des métropoles » (p. 292)

On est donc au cœur de la critique, ou plutôt à la reprise de la critique de la métropolisation, fortement annoncée dans le prologue. Passons sur cette *reprise* dans la mesure où il paraît que depuis quelques années, il est de bon ton, de « bonne guerre » (Lacoste, 2014) de tomber à bras raccourcis sur ce fait métropolitain et la honteuse et condamnable métropolisation, comme si nous n'avions fait que l'encenser sans en dire et écrire les méfaits, comme si encore nous étions irréductiblement aveugles sur les dynamiques à la fois négatives et favorables aux petites villes, aux villes moyennes et aux petites communes, le nous est évidemment collectif et largement partagé.

Alors évidemment que certaines critiques évoquées dans le Prologue ont du sens : il n'y a pas de recette miracle, la grande taille ne garantit pas l'efficacité y compris pour l'attente et l'atteinte des villes millionnaires, pas mécaniquement pour l'efficacité croissante des laboratoires de recherche et des universités (p. 94). On peut continuer : la métropolisation transforme profondément les territoires, mais « d'une ampleur inégale » (p. 21), elle est sélective, elle peut conduire en partie au « démantèlement des pouvoirs communaux », encore que la causalité ne soit pas évidente, les territoires sont de plus en plus en concurrence et beaucoup, en effet, tentent de se construire en marques (p. 70), poussés par le marketing urbain et territorial, la bataille des classements fait rage (*Challenges* 2019, n° 630, 14-20 novembre). Les villes sont très sensibles, comme les universités, comme les auteurs d'ouvrage... Ce que nous appelons la création de codes se retrouve dans ce que GF évoque quand il parle de « la norme (qui) exerce une discipline invisible et intériorisée, notamment par sa capacité à déterminer les désirs et les représentations de soi qui en découlent » (p. 254) : il faut revoir et généraliser ces adjectifs tant les appels sont forts pour des comportements extériorisés, largement visibles et médiatisés, ainsi du *Black Friday*, ainsi que les appels et les injonctions fortes à la *Smart City* dont on ne doute pas que cet hymne ne soit pas seulement une reconnaissance des vertus du numérique et des plateformes digitales, mais la possibilité d'offrir à des (grands) opérateurs de nouveaux débouchés.

Une Weltanschauung fondée sur l'encastrement

Plus que ces « rappels » sans doute indispensables, plus que le surlignage qu'en fait GF, ce qui nous paraît essentiel est bien la volonté et la capacité de proposer une lecture globale, sociale, politique *totale*, de construire une *Weltanschauung*, et un système construit sur l'encastrement : la métropolisation n'est pas qu'une idéologie, elle relève et révèle un « schéma logique qui privilégie l'accumulation du capital et son encastrement dans la pierre, les réseaux et les corps, dans les identités mises en fiction, dans les grands projets et *leur business model* » (p. 116, les italiques sont de GF), par « la colonisation des imaginaires et des gouvernements des corps dans une perspective de rentabilité économique » (p. 75), pour assurer « la capacité digestive de ce capitalisme tardif » (p. 103), sa survie en quelque sorte avant qu'un autre monde advienne : « ce n'est qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son envol », Hegel.

L'envol de la chouette de Minerve

La postmodernité postule qu'avant de reconstruire, il faut déconstruire. Et de ce point de vue, on peut admettre que GF a fait son œuvre, déconstruisant ce que Bouba-Olga, parmi beaucoup d'autres, a nommé « l'obsession métropolitaine », sans toujours porter les nuances indispensables, sans citer des références qui s'imposeraient, il construit une vision d'ensemble donnant des lignes d'un système. Mais GF entend aller plus loin et propose, comme chercheur, ses propres analyses, et peut-être surtout, en tant que citoyen-militant, ses convictions, ses espérances.

Bien évidemment il ne renie pas et entend continuer sa lutte contre « les tabous », dont celui de la croissance (démographique des activités...), pour mieux souligner l'impératif de la décroissance (p. 169, 181), et le travail est ici, mené parfois à la hache. Par exemple quand il affirme tout de go que, « en France, les grandes villes inspirent un rejet massif » (p. 187), formulation à la hussarde pour le moins, et dans le même mouvement que la vie à la campagne assure le lien social (p. 188), fait système et société.

Le périurbain doit, à ses yeux, être repensé. Certes, par nécessité, il est le territoire d'éviction, de relégation des catégories pauvres et moyennes, des primo-accédants rejetés en périphérie(s) sous le poids de la rente foncière et de la financiarisation des centres. On peut y trouver en effet, de la perte de lien social retrouvé le samedi sur les ronds-points, mais le constat, là encore, mériterait davantage de prudence et de circonspection, tant le périurbain est multiple, complexe et ne souffre pas de systématisation définitive. On ne peut écarter d'un coup d'une phrase des « liens entre cycles économiques et cycles de vie urbains » (p. 171), ni seulement affirmer que le « cycle d'innovation technologique est précisément ce qui structure l'idée dominante de métropolisation » (p. 171). Sans doute, ce sont dans les grandes villes que nombre de ces innovations se construisent mais l'émergence et la diffusion n'y sont pas confinées, enfermées, sans parler des innovations organisationnelles et sociales qui innervent les espaces périurbains et ruraux et qui dépassent des micro-alternatives individuelles souvent à la base de réflexions et d'opérations en

commun. Si les « les pratiques individuelles forment un système » (p. 205), il n'est pas certain et nécessaire que « le commun est toujours un agir... en commun » (p. 333). GF en convient d'ailleurs largement dans son inventaire d'expériences dans le chapitre consacré aux « communs d'une biopolitique de la transformation » : habiter, coopérer, autogérer, encore qu'il faille être prudent sur cette réapparition-réappropriation du thème des *communs*, « tant est grande la capacité de digestion de l'idéologie néolibérale et sa propension à tout réintégrer(...) dans sa logique de marchandisation totale » (p. 32).

Le périurbain ne saurait être réduit à des tiers-lieux, à des fissures, à des dortoirs. Ce sont souvent des lieux de création de solidarité, de luttes, tant ces forces naissent souvent du sentiment d'abandon, d'ignorance, de stigmatisation et de *résistance*, ce dernier mot ayant pour GF un sens et une destinée majeurs : « Résiste, prouve que tu existes, refuse ce monde égoïste », selon M. Berger. Il faut savoir résister « aux politiques des grandes villes qui (...) poursuivent le même but : produire du mouvement, engendrer du déplacement, bref, accélérer le temps et ainsi accroître le rendement » (p. 62), car « en tant que lieux par excellence de l'accélération, les métropoles exercent donc un rôle central dans le gouvernement des corps et dans les processus de conformation au corps social » (p. 194). Veillons, nous dit GF, à refuser le *no where*, la banalisation, la perte d'identité ou les identités imposées par le besoin d'exister sur la liste des classés : à l'*encastrement* négatif, punitif, ajoutons l'*ancrage* rédempteur, salvateur. Mais il ne suffit pas de résister, il faut surtout se libérer et, pour cela, « retourner les imaginaires sociaux de la grande ville » (p. 196).

« Retourner les imaginaires sociaux de la grande ville »

Ce grand retournement passerait alors par une relecture, une nouvelle maîtrise du polycentrisme, de la densité dont on saisit mal ce que GF veut dire quand il affirme une « corrélation jamais démentie depuis (2012 cette date, la sienne) entre densité urbaine et mal-être social » (p. 197). La densité aux mille facettes, dix-mille fois étudiée, ne peut être abordée de cette manière rapide et définitive. Il y aurait une sorte de fétichisme décidément sur cette corrélation et, pour ma part, je regrette la disparition des échoppes bordelaises, remplacées progressivement par des immeubles à étages et à vision spéculative. Par ailleurs, par exemple, Billoux explique que « construire dense ne réduit pas les prix » (*Sud-Ouest*, 28 novembre 2019), et que la forte densité des tours relève de la symbolique explicitée de la puissance ou de « prestige » (*The Economist*, 23 novembre 2017) ; c'est à ce sujet que GF cite Huriot (note 2, p. 234) sur « les tours du pouvoir ». Il renverse alors avec enthousiasme, lyrisme, romantisme – il me reprochera sans doute ce dernier terme tant il se veut pragmatique et réaliste –, « la table métropolitaine » pour revoir les polarités qui « dessinent un idéal territorial qui allie la proximité, la convivialité, l'harmonie » (p. 198, nos italiques), mais aussi l'ordinaire, le quotidien, la frugalité, la sobriété *les slow models*. Et GF fait donner les grandes orgues : « les vagues néoruralistes ne sont plus celles, exclusives d'une utopie rustique et réaliste, ni d'individus qui, par décision volontaire, ont quitté leur milieu social, professionnel pour aller exercer de façon exclusive ou non des activités agropastorales ou artisanales en zone rurale. Elles sont composées de personnes qui ont quitté la grande ville et la vie urbaine pour changer

d'activité, donner du sens à leurs convictions et, surtout, s'efforcer d'aller vers les autres et de participer à la « vie locale pour réinventer la société » (p. 206). Quid alors de la « clubbisation » villageoise de Charmes ?

Admettons un instant que « la recherche géographique et sociologique (il aurait pu ajouter économique sans problème) a longtemps abordé le périurbain avec les lunettes de l'urbain, une forme d'« urbano-centrisme » (p. 212), encore qu'il y a aussi quelque temps que l'on a étudié le périurbain comme des nouveaux centres, des lieux en partie fondateur de l'urbanité. De là pour autant à redécouvrir le théorème du jardin qu'il reprend de Foucault, « c'est la plus petite parcelle du monde, et puis c'est la totalité du monde, c'est depuis le fond de l'antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante » (p. 212), c'est assurément aller vite en besogne libératrice.

Aux quatre visions scénarisées et représentations dystopiques de *la métropole du futur* auxquelles l'atelier du forum urbain sont parvenues pour Bordeaux métropole en 2050 (Honta et Lacour, 2019), on pourrait appliquer des arguments retirés des *métropoles barbares*, mais deux feraient directement écho aux propositions de GF. L'une appelée *Le port de la thune* met évidemment la victoire de la finance au premier plan et serait proche de la métropole barbare. L'autre, *la Survivopole* fait tomber le tabou de la décroissance urbaine puisque les politiques volontaristes de la ville affirment et contrôlent une décroissance positive à 500 000 habitants, prônent un retour à la nature, mais elle est gouvernée par une caste de décideurs charismatiques appelés les « Grands Gouroux ». Les villes japonaises et notamment Tokyo (Languillon, 2015), s'interrogent sur ces questions mais il ne faut pas les comparer à Motown ou La Nouvelle Orléans post Katrina. Dans ce monde triste, violent et inégalitaire, et pas seulement celui des métropoles, laissons GF appeler et espérer en « art joyeux de l'émancipation vis-à-vis des métropoles et de leur monde » (p. 383).

« Un art joyeux de l'émancipation... »

Mais cet « art joyeux » souffre, à notre sens de deux limites. La première tient au fait que la présentation quasi-édénique du monde rural et des campagnes est largement excessif.

Les campagnes se vident aussi et les déserts ruraux ne sont pas seulement une vue de l'esprit ou l'expression de « petits maires » en mal de reconnaissance. On peut évidemment trouver des exemples qui soulignent leur dynamisme, leur incroyable capacité d'imagination et de gestion des affaires quotidiennes mais les avantages dits de la proximité, la belle harmonie (municipale) annoncée, se trouvent souvent plus dans « le tableau noir, dans les observations théorisées et généralisées de GF que dans les réalités courantes et quotidiennes. La libération des esprits et des corps ne conduit pas mécaniquement à celle du corps social, des comportements et des cultures. Si on peut comprendre que la décroissance puisse être une aspiration de certaines villes riches (qui n'ignorent pas la pauvreté), elle est souvent dans les villages, une cause première de décadence. On aimait autrefois rire et se gausser de Don Camillo et de

Peppone, des luttes de classes locales, des « laïcards » et des « cathos », mais bien souvent il n'y a pas plus d'école et l'église n'a plus de prêtre... Il n'est pas faux de dire que demeurent encore « la colonisation péremptoire des imaginaires, le façonnement des croyances » (p. 384), mais qui ne sont pas la résultante impérative d'un « urbain néolibéral ». Beaucoup d'élus locaux considèrent (et leurs populations souvent aussi) que la réussite d'un maire est sa capacité à attirer des populations jeunes et actives pour assurer la survie du boucher et du boulanger et surtout de l'école. Certes, la solidarité, la convivialité restent des fondements de la vie en campagne, mais GF va sans doute vite, lui qui lutte contre la vitesse et l'accélération, quand il prône un « ménagement post-urbain : pour une écologie sociale (à la campagne) » (p. 404). Les villages, les petites villes, leur centre tout particulièrement, d'où le programme « au cœur des villes », enregistrent avec tristesse leur décadence démographique, celle des activités que l'on ne peut pas systématiquement expliquer et justifier par le néolibéralisme urbain ou métropolitain. Les campagnes ne sont pas toujours « aimables » et accueillantes avec les arrivées de population pourtant souhaitées, et on peut être considéré, et pour longtemps, comme des étrangers. Les fablabs, les ateliers de coworking, le covoiturage, l'entraide familiale, le rôle déterminant des voisins sont, heureusement, aussi présents dans les mondes ruraux. Chaque village, toute petite ville entendent, à leur niveau et à leur échelle, être une métropole, car on est tous à un moment, à un niveau à la fois un centre et des périphéries. Et on a tous des égoïsmes et des ego locaux.

Le second point sur lequel nous voudrions « reprendre » GF tient au fait qu'il ne voit que du négatif dans les métropoles. N'y aurait-il jamais, par impossibilité existentielle, ontologique, d'encastrement la moindre chance qu'existent dans les métropoles, de la proximité, de la convivialité de l'harmonie ? Certes « la fête des voisins » soulignerait en creux la réalité de la *lonely crowd*, le *lost in translation* de S. Coppola, mais la grande ville est aussi, souvent encore, lieu de libération des esprits et des corps, lieux de rassemblement des contestations comme le reconnaît GF dans son passage sur *les places*, lieux en effet symboliques, mais aussi fonctionnels ! Mais ces grandes villes peuvent aussi perdre leurs emplois, des populations et même leur âme (Moses, 2017). On pourrait reprendre « les passions joyeuses de la désurbanisation » de GF et les appliquer, les transposer aux métropoles. Sans faire du Florida « au petit pied », les talents, une forme de tolérance y existent s'y épanouissent. Les nouveaux codes « urbano-métropolitains » n'ont pas que des aspects punitifs ou régressifs : la libération des mœurs, la reconnaissance et les droits des homosexuels, le poids des genres, les nouvelles ouvertures des *urban studies*, y compris les plus critiques et les plus violentes ont quand même quelque lien avec certaines métropoles

Il est un terme que GF n'a pas utilisé, dans son ouvrage ni dans sa présentation. Celui de métropole *masochiste* : la métropole offre en effet une tribune à ceux qui la conteste et la condamne ! Certes on pourrait dire que c'est pour mieux se faire pardonner ces excès et sa violence par des manifestations sacrificielles fortement symboliques répondrait peut-être GF.

GF remarquable débateur, jouant avec les mots à un rythme particulièrement dense et rapide, a jonglé avec l'hubris, la canopée, l'insistance à vouloir « débrancher » des idées toutes faites et des comportements moutonniers, dont ceux liés à l'inéluclabilité de la poursuite des politiques pro-métropolitaines. Avec passion, lyrisme souvent, ses mots-clés, résistance, imaginaire, capital intellectuel et symbolique, ont truffé son discours. Chez Mollat à Bordeaux, en novembre 2019, je lui ai dit dans les minutes que nous avons à nous partager, G. Pinson, politiste, A. Goudot, anthropologue des milieux alternatifs, et moi-même, à la fois que son ouvrage était passionnant, discutable et agaçant, à la fois par son élargissement systématique et son réductionnisme binaire.

Mais après tout, si « en fait, être urbain, c'est être actif et en permanence stimulé », c'est être aussi agacé. L'agacement scientifique peut alors conduire à la sagacité. (XII.19)

Claude Lacour Université de Bordeaux, UMR CNRS GREThA

Références bibliographiques

Vingt ans avant le prologue. On peut relire le volume d'avril 2000 de *City : Analysis of urban trends, culture, theory, policy, action*. Dès l'éditorial il est écrit que « la ville est où l'on voit les conséquences du changement global dans leur pleine intensité », p. 4, et les 12 commandements pouvant constituer un futur agenda de recherche, p. 5-6.

Honta M, Lacour C (2019) *La métropole du futur : quatre scénarii prospectifs pour Bordeaux en 2050*. Forum urbain. [en ligne] <https://fr.calameo.com/read/005876604adb3a36e51a2?page=1&view=book>

Lacoste Y (2014) *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Edition augmentée. La Découverte, Paris.

Lacour C, Puissant S (1999) *La métropolisation. Croissance, diversité, fractures*. Economica, Paris.

Lapointe A (2003) *La croissance des villes et l'économie du savoir*. Presses Universitaires de Laval.

Luescher A, Shetty S (2013) An introductory review to special issue: Skinking cities and towns. *Urban Design International* 18(1): 1-5.

Morange M, Calberac Y (2012) Géographies critiques "à la française?" *Carnets de Géographes* 4.

Moses J (2017) *Vanishing New York. How a great city lost its soul*. Harper Collins, New York.

Pinson G., Morel Journal C (2017) *Debating the neoliberal city*. Routledge, London.

Schaffran A (2018) *The road to resegregation. Northern California and the failure of politics*. University of California Press, Oakland.

Short J.R (dir) (2017) *A research agenda for cities*. Edward Elgar, Cheltenham.